

Bernard Dubourg

Pierre et fils chez Flavius

Année après année, les érudits sur la brèche continuent, non sans succès, de faire croire à qui veut l'entendre que l'hébreu est une langue morte et enterrée au premier siècle de notre ère. Pour eux, la cause est claire d'avance et il n'y a aucun moyen de revenir là-dessus; aucun soupçon du contraire n'est admis : il ne vaudrait qu'un haussement d'épaules. Tout palestinien de l'époque, selon eux, n'a plus pour s'exprimer, oralement ou par écrit, que l'araméen et le grec; pour eux c'est l'évidence : je présuppose donc c'est vrai.

Parfois, il faut l'avouer, la pilule est un peu difficile à faire avaler aux gogos, et on use alors d'humour et de raisonnements : mais, on va le voir ici, seuls ces derniers sont volontaires.

Année 70 (plein 1^{er} siècle donc) : siège de Jérusalem par Titus (en Palestine donc). Dans la ville les juifs (galiléens et judéens); aux terrassements les soldats de la dixième légion. Flavius Josèphe décrit, avec admiration comme toujours lorsqu'il s'agit pour lui d'évoquer la merveille de guerre romaine, les machines des assiégeants : oxybèles et lithoboles, autrement dit lance-flèches et lance-pierres. Les pierres ainsi projetées, dit-il, pèsent un talent (soit 36 kilos) et parcourent deux stades ou plus (soit, au bas mot, 350 mètres) : on sent que pour l'historien traître c'est là le *nec plus ultra* des manœuvres lapidatoires...

Rien, jusqu'ici, de très linguistique, mais qu'on lise la suite (*Guerre des Juifs*, V, § 271 sq.) :

« Les juifs, tout d'abord, savaient se protéger de la pierre (*tēn petran*) : car elle était blanche (*leukē*) et, de ce fait, en plus de se manifester par son sifflement, elle s'annonçait au regard par sa blancheur. Par suite, les guetteurs, placés sur les tours, les avertissaient [autrement dit : avertissaient les autres assiégés] quand la machine lâchait sa pierre et que celle-ci partait, en criant dans leur langue maternelle (*tē patriō glōssē*) : “ Il arrive, le fils (*o uios erketai*)! ” »

Et, ainsi avertis, les assiégés se couchent et le projectile blanc n'a plus aucun effet sur eux; pour remédier à cet inconvénient majeur, Flavius ajoute que les romains peignirent leur gros caillou en noir : ainsi devenait-il moins visible.

En grec, blanc se dit *leukos*, pierre *petra*, et fils *uios*. Le sobriquet appliqué ici à la pierre ne fonctionne donc nullement dans cette langue-là : voilà un point d'acquis.

Or tout débutant en hébreu sait que *'bn* y signifie la pierre, *bn* le fils et *lbn* blanc (c'est du vocabulaire courant, qu'on apprend la première semaine). Notre débutant, que les délires exégétiques n'ont pas encore entamé, saisit immédiatement, sans qu'on le lui souffle, que les assiégés de 70 ont, face aux machines, fait contre mauvaise fortune bon cœur *en hébreu*.

Eh bien, pas du tout.

A. Pelletier, qui ne débute, lui, sans doute, ni en grec ni en sémite, traducteur de la *Guerre des Juifs*, au tome III de l'édition des Belles Lettres-Budé, orne le passage considéré d'un appendice entier (VI, « Sobriquet d'un projectile », p. 205) dont le moins qu'on puisse dire est qu'il aurait mieux fait de le garder dans ses tiroirs. Qu'on en juge :

« On a surtout pensé à un jeu de mots entre l'hébreu *ha'èbèn*, la pierre et *habbèn* le fils (Reland, Thacheray) [notez qu'on ne dit rien de *lbn*, blanc, alors que le calembour est ici triple et non double, mais passons]. Seulement dans la phrase 272, *patriōgkōssē* [langue maternelle, litt. paternelle] désigne certainement l'araméen, où « fils » se dit *bar*, ce qui ne permet plus le calembour avec le mot hébreu désignant la pierre. »

Voilà du coup mon débutant bien mouché! car voyez la logique du raisonnement qui lui est asséné : 1) en hébreu il existe un rapprochement qui va de soi entre pierre, blanc et fils (soit : *'bn*, *lbn* et *bn*); 2) or, présupposé ambiant et récurrent, les assiégés, étant des juifs du 1^{er} siècle, ne parlent « certainement » pas l'hébreu mais l'araméen (d'où Pelletier tire-t-il cette pseudo-certitude, ça n'est pas indiqué); 2 bis) or ces mêmes assiégés ont fait un calembour sur les trois mots précités; 3) donc... leur calembour ne fonctionne pas – c.q.f.d., comprenez Pelletier qui pourra.

Mais, comme ce calembour-qui-ne-fonctionne-pas-en-hébreu-tout-en-ne-fonctionnant-qu'en-hébreu a bel et bien été proféré et qu'il possède tout de même l'aspect d'un calembour, on en cherche ailleurs les raisons; et Pelletier, sans rire, s'y emploie :

« Il est possible que les soldats aient fait un calembour en jouant sur les deux sens du mot araméen *bar* (substantif) « fils » et (adjectif) « clair », par allusion à la blancheur de la pierre... »

Si je comprends bien, les combattants juifs canardés par les légionnaires ont feuilleté (à la hâte?) un lexique d'araméen pour, le comparant avec l'hébreu, y découvrir que *bar*, dans cette langue *le fils*, y fait très bon jeu de mots avec l'hébreu *'bn*, *la pierre*! Ces bidasses étaient « certainement » d'approximatifs humoristes...

Mais puisque nous en sommes aux fantasmagories tristes, Pelletier, dans sa note, fait bien de citer le cas de Michel : ce savant, dit-il, a, lui, tout bonnement changé le texte, lisant, au lieu d'*uios*, le fils, *ios*, le venin.

Au lieu de déployer toutes ces bêtises, mieux aurait valu suivre la première, et bonne, intuition de notre débutant de tout à l'heure : « blanc », « fils » et « pierre » sont des termes immédiatement assonants en hébreu, et seulement en hébreu; les assiégés ont fait, sans se forcer, un calembour sur ces trois mots; ils parlaient donc hébreu : pendant le siège de Jérusalem, en 70, les juifs savaient l'hébreu, parlaient l'hébreu, et ils le parlaient couramment, au point de savoir construire dessus des calembours.

Quant à la raison pour laquelle les érudits, dans leur ensemble et au mépris des textes et de leur interprétation littérale, veulent obliger les juifs contemporains des débuts du christianisme à ne pas s'exprimer en hébreu, je la laisse deviner au lecteur. Ce point est à ranger au nombre d'autres lieux communs aussi faux et aussi répandus, tel par exemple l'idée d'une rédaction originelle des Évangiles en grec commun ou *koiné*. Si l'on affirme que les juifs du 1^{er} siècle, en Palestine, ne savaient

plus l'hébreu, ne le parlaient ni ne le lisaient, ce n'est pas seulement par feinte ou réelle ignorance de la littérature hébraïque, bien vivante cependant, de ce siècle et des suivants; c'est surtout dans le but, toujours tacite mais toujours répété, de ruiner – avant même qu'elle soit formulée – toute hypothèse d'une rédaction originellement non-grecque (et, subsidiairement, non-araméenne) des Évangiles et des autres textes du Nouveau Testament, ainsi que de tant d'apocryphes, alors que cette hypothèse semble immédiatement d'élémentaire bon sens au vu de la syntaxe de ces textes et de toute rétroversion vers l'hébreu à laquelle on peut et doit les soumettre.

Bar Kocheba, vers 135 ap. J.-C., rédigeait de ses lettres en hébreu, des lettres au jour le jour, pas des pièces de rhétorique; les rabbins de Judée et de Galilée s'exprimaient en hébreu, savamment ou trivialement, avant comme après 70, ainsi qu'en témoignent à longueur de pages et de volumes (mais encore faut-il les lire, ces pages et ces volumes...) la *Mishna*, le *Talmud occidental*, le *Midrash Rabbah*, l'*Aboth d-Rabbi Nathan*, etc. etc. Quelle preuve de plus veulent-ils donc, ceux qui, pourtant renommés spécialistes, ne savent même pas reconnaître en quelle langue a été forgé un calembour repérable d'emblée?